



FÉLICRATIE

roman
SABACANE

H. LENOIR

H. LENOIR

FÉLICRATIE



**ÉDITIONS
SARBACANE**

Depuis 2003

De la même autrice

Chez le même éditeur, dans la collection Pépix :

– *Catch, tournevis et lutins-robots* (2020)

En auto-édition :

– *La Traque des Anciens Dieux, 1. Les Deux Princes* (2015)

– *La Traque des Anciens Dieux: Le Troisième Village ensorcelé* (2017)

– *La Traque des Anciens Dieux, 2. Le Magicien, la Sorcière et la Fée* (2018)

– *La Traque des Anciens Dieux : Aller-Retour en Terres Nakings* (2019)

Bande son

- VIVALDI, *Le Printemps*
- THE RAMONES, *Zero Zero UFO*
- THE CURE, *The Lovecats*
- THE WHO, *I Can See For Miles*
- AC/DC, *Hell's Bells*
- AVICII, *Hey Brother*
- THE KINKS, *Sunny Afternoon*
- THE BEACH BOYS, *Wouldn't It Be Nice*
- DAVID BOWIE, *Starman*
- MIKE SNOW, *Lonely Life*
- JEAN-SÉBASTIEN BACH, *Suite n° 1 en sol majeur, prélude*
- RHAPSODY, *Dawn of Victory*
- CLINT MANSELL & SAM HULICK, *An End, Once and For All* (Mass Effect 3 B.O.)
- LOUIS ARMSTRONG, *What a Wonderful World*

*À Anne, Lise et Mathilde,
mon équipe de choix pour l'Apocalypse.*

« Gredin avait passé deux minutes irritantes dans cette boîte. Techniquement, un chat enfermé dans une boîte peut être soit vivant soit mort. On ne peut savoir qu'en vérifiant de visu. En fait, le simple geste de soulever le couvercle déterminera l'état de l'animal, même si dans le cas présent il disposait de trois états possibles : vivant, mort ou vachement en colère. »

Terry Pratchett, *Nobliaux et Sorcières*
(traduction du formidable Patrick Couton)

PARTIE I

LA GRANDE CHATVERSÉE DE PARIS

YACINE

Paris, le 26 mai 2029

C'est arrivé, bordel.

Comme dans les films, comme dans une de ces séries apocalyptiques à deux balles qui passent à trois heures du matin, sauf que cette fois c'est réel : il y a un an et demi, les extraterrestres ont débarqué et ils ont envahi la Terre. Manque de bol, dans la vraie vie, celle que je partage – partageais, *sorry* – avec neuf milliards d'humains, ce sont eux qui ont gagné. Les cons.

En fait, pour moi, ça ne change pas grand-chose. Disons qu'au lieu de passer mon existence dans des familles d'accueil craignos qui me ramènent à la DASS au bout de trois mois, j'ai été adopté par un couple certes un peu chelou, mais qui me traite plutôt bien.

(Exception faite des pyjamas pastel, qui sont de la pure torture. J'en reparlerai plus tard.)

Les Smnörqs, en soi, ne sont pas vraiment cruels. Par exemple, ils s'occupent de leurs animaux de compagnie avec soin. Le truc, c'est que leurs nouveaux animaux de compagnie, c'est nous. Hééé oui.

Je crois que c'est une histoire de cheveux. Les Smnörqs n'ont pas de cheveux, ils ont des espèces d'antennes chitineuses qu'ils essaient tant bien que mal de coiffer

sur le sommet de leurs crânes d'aliens insectoïdes. Soyons honnêtes : le résultat est bof. Du coup, ils sont fascinés par les nôtres, qui sont vite devenus l'objet de leurs délires capillaires. Ils organisent même des compétitions, un peu comme nos anciens concours de toilettage pour chien. (Maintenant, je respecte à donf les bichons frisés.)

Parfois, je me demande même s'ils ne nous ont pas sélectionnés – nous les rescapés – en fonction de nos tifs. Moi, par exemple : je n'ai jamais connu mes parents mais, vu ma trombine, ils étaient sûrement originaires d'une région ensoleillée où l'air est chargé des senteurs de mille épices et où on devait, traditionnellement, se taper sur la tronche depuis des siècles pour des histoires de religions. Bref, en plus de mon teint bien méditerranéen, j'ai des boucles noires assez remarquables. Le soir, Linda♁, ma maîtresse, adore les tresser de ses longs doigts griffus. Ça la détend.

Résultat des courses, j'ai perpétuellement une coiffure à étages sur la tête. On peut d'ailleurs noter que j'ai remporté trois fois le prix «Nattes» du concours de la rive droite de Paris.

Parce que, oui, je crèche maintenant dans les beaux quartiers de Paris. Nos envahisseurs kiffent les immeubles haussmanniens. Comme ils mesurent tous au moins deux mètres, la hauteur de plafond leur convient bien. Avec leurs grandes pattes d'araignées, ils n'ont même pas besoin des ascenseurs, vu qu'ils avalent les marches dix par dix.

♁Blagounette bien sûr : en vrai, elle s'appelle Xnnrxzztk, pas Linda. Et je ne suis même pas sûr qu'elle soit la femelle du couple qui m'a adopté. Si ça se trouve, ils n'ont même pas de genres. Ou ils en ont beaucoup plus que nous. Qui sait ? Pas moi.

Attendez, je vous les décris un peu : imaginez un genre de croisement de fourmis et de phasmes géants, tout noirs, dotés de quatre paires de pattes. Les deux paires du bas leur servent à se déplacer, la paire du haut à attraper des trucs, et celle du milieu à se battre. J'y reviendrai. En plus de ça, ils ont une longue queue de scorpion. Et une sale gueule. Voilà. Je crois que c'est tout.

Comme je le disais, ils sont aussi méga-rapides, 10 km/h à petite allure sans transpirer. (Non pas qu'ils transpirent, haha.)

Moi, à l'origine, je ne suis pas du style grand costaud, plutôt petit malin. Mais depuis que je vis avec eux*, je tiens la méga forme rien qu'à les suivre dans leur promenade du soir. Ils aiment bien nous sortir jusqu'au square du quartier, le tout en échangeant des bonsoirs avec leurs voisins, comme si de rien n'était. C'est trop chelou. J'ai l'impression d'être dans une banlieue chic américaine, mais avec des créatures cauchemardesques à la place des *desperate housewives*.

Mais je digresse. Ce que je voulais expliquer – pour le cas peu probable où quelqu'un lirait un jour ce putain de journal[♣] –, c'est que les Smnörgrs ne nous veulent pas *particulièrement* de mal. Ils ont euthanasié 99% de la population humaine, d'accord, mais ils chouchoutent le 1% restant.

Ça vous choque ? Genre, on n'a jamais fait pareil avec les chats errants ?

* Un an, quatre mois, vingt jours, sept heures et trois minutes.

♣ Auquel cas, deux solutions : nous sommes tous morts et une autre civilisation découvre ces pages jaunies sous les décombres d'un immeuble du 6^e arrondissement, ou bien l'humanité a mis une raclée aux Smnörgrs et je voudrais une statue avec, en légende : « Yacine Boedec : un historien de son temps » – et, pitié : pas de pyjama.

Croyez-moi, j'ai vécu des périodes bien pires. Ils me gavent d'une espèce de bouillie violette délicieuse. Je passe mes journées à jouer à la PlayStation 6 et à me prélasser sur des coussins jusqu'à la balade au square, en fin de journée, où je croise les autres humains du quartier.

Je dirais même qu'il m'arrive de ressentir une certaine affection pour Linda et Robert*. Je nage béatement en plein syndrome de Stockholm, le ventre bien rempli, mes désirs satisfaits, grisé par la douce sensation de leurs griffes me caressant le cuir chevelu chaque soir quand je m'endors. Que demander de plus ?

Nan, je déconne.

La vérité, c'est que, comme la plupart de mes voisins domestiqués, je rêve d'étrangler mes Smnörqs dans leur sommeil. (Sauf qu'ils n'ont pas de cou.) Ou de les éventrer pendant qu'ils m'enfilent ma laisse avant d'aller me promener. (Sauf qu'ils ont une plaque chitineuse indestructible sur l'abdomen.) Ou de leur écrabouiller la tête avec un parpaing, comme les gros insectes qu'ils sont. (Sauf que j'en aurais jamais le temps : ils me perceraient de leur dard venimeux avant que j'aie pu lever le bras.)

Bref, même si je ne suis pas à proprement parler *malheureux*, ma nature humaine gronde, fulmine et bouillonne en moi, et je leur ferais bien la peau, à ces enfoirés.

Mais je n'ai pas non plus envie de mourir. Alors, je ne fais rien.

Est-ce que c'est lâche ?

* Robert, c'est l'autre. Celui qui ne s'occupe pas des œufs.

Peut-être.
En attendant, je suis toujours vivant.

Toujours Paris, le 28 mai 2029

Il faut que je vous parle des saloperies de pyjamas.
Et des chats.

Commençons par les pyjamas.

Vous voyez ces mamies, pré-Apocalypse, qui habillaient leur Yorkshire avec des petits manteaux à carreaux ? Bon. Les Smnörgrs ont vite capté que ça nous gênait d'être à poil dans la rue. Ça les a fait marrer, ces couillons. Genre : « *Oh, regarde cette adorable espèce sous-développée qui souffre du concept antique de la pudeur ! #tropmignon.* »

Du coup, ils ont commencé à nous rhabiller. Mais pas avec nos fringues habituelles, noon. Avec des espèces de pyjamas intégraux, en pilou, généralement de couleur pastel. Résultat, on ressemble tous à de gros bébés en train de trotter derrière des scorpions géants de l'enfer. Ça, sérieux, je ne l'ai jamais vu dans un film. Comme quoi, on manquait d'imagination.

Au tout début, ça m'a paru tellement absurde que je m'en bidonnais à avoir mal au ventre. J'étais pas le seul : d'autres humains échangeaient des regards gênés avec moi, avant de se mettre à rire eux aussi. Faut dire que, parfois, c'était corsé. Certains portaient des pyjamas customisés, avec des paillettes ou de la dentelle à des endroits très gênants. Maintenant, tout le monde s'en fout. C'est devenu normal.

Mes pyjamas sont majoritairement dans les tons roses et verts. Mon préféré a des poches où je mets des friandises

ou des trucs que je trouve dans la rue. Linda et Robert trouvent ça adorable.

Les chats, maintenant.

La seule faiblesse des Smnörgrs – qui sont d’impitoyables machines à tuer, armées de griffes tranchantes, de mandibules acérées et de dards empoisonnés, c’est leur allergie aux *chats*.

Je suis sérieux. Au départ, l’humanité a même cru qu’elle aurait là une chance de s’en sortir. C’est passé à la télé, durant les 24 heures où tout fonctionnait encore : pendant les premiers combats (ou plutôt les premiers massacres), un escadron de Smnörgrs est entré dans un immeuble où logeait une vieille avec une trentaine de chats. Vous vous souvenez de ce vieux film, *Kingsman*, où les têtes des méchants éclatent toutes en même temps dans un nuage de fumée violette ? Ben voilà, il s’est produit à peu près ça, sauf que c’était de la gelée bleue. *Sprotch, sprotch, sprotch !* Sur l’écran, les Smnörgrs présents se sont mis à exploser à la chaîne.

Personne n’a vu ce qui s’est passé ensuite – le caméraman a été tué –, mais ils ont dû envoyer un de leurs chasseurs bombarder l’immeuble. Ils ne font pas dans la dentelle. Ensuite, ils ont bien fait gaffe de massacrer tous les chats de la planète en leur lâchant des missiles dessus.

De façon générale, les Smnörgrs ne sont pas hyper fans de la nature, des animaux, des plantes, ce genre de chose. Ils boudent les forêts et préfèrent s’installer dans les grandes villes bien bétonnées. Ils utilisent les avenues et les grandes places pour poser leurs chasseurs, puis entreposent des grosses machines qui leur permettent de synthétiser leur nourriture à partir d’eau, d’air et d’un peu de caillasse.

Ce dont ils ont besoin, ils le stockent dans les anciens parkings des immeubles. Et ce qui les gêne, ils le détruisent. C'est efficace.

Quelques groupes d'humains ont bien essayé de se défendre en leur brandissant des chats sous le nez, mais ils n'ont pas tenu longtemps.

Du coup, plus de chats.

Et c'est chelou, vu que c'est *nous*, maintenant, les chats. Dans l'appartement du dessous, il y a une vieille Smnörg† qui possède dix humains asiatiques. Uniquement des Asiatiques. Elle les coiffe tous pareil, les habille tous pareil, et je me sens vaguement raciste de n'avoir jamais trouvé ça bizarre quand on me parlait de gens obsédés par les chats persans, les siamois ou les Maine Coons.

Deux immeubles plus loin, Julie, une meuf sympa, m'a raconté que ses Smnörgs ont l'air de vouloir la croiser avec l'humain de leur voisin. Pour l'instant, ils se contentent de les faire jouer, mais Julie balise grave à l'idée de la « prochaine étape ».

J'essaie de ne pas y penser. S'ils se lancent dans la sélection génétique, je me demande à quoi ressembleront les humains dans deux cents ans. Peut-être qu'ils arriveront à en faire des méga-grands, ou alors avec des oreilles d'elfes, ou même à nous faire repousser une queue ? C'est à la fois drôle et gerbant.

Quand je flippe trop, je me dis qu'il me reste toujours la possibilité de me jeter par la fenêtre.

† Je ne peux pas m'empêcher de la voir comme une sorte de mamie gâteuse.

Paris, le 3 juin 2029

Ça craint du boudin.

Je ne suis plus le seul humain à la maison. Hier, en rentrant du boulot (car oui, mes Smnörgrs vont « au travail » chaque jour, peut-être pour planifier leur prochaine conquête spatiale ou pour faire leur compte extraterrestre, qui sait ?), Robert a rapporté un carton.

Il l'a posé par terre, puis il en a sorti une fille, qu'il a lâchée près de moi. La fille, du genre pas commode, a essayé de lui donner un coup de pied dans la patte, mais Robert l'a renversée d'une pichenette en rigolant♠.

Ensuite, avec sa patte secondaire, il m'a poussé vers la fille.

Merde, je me suis dit. Voilà : j'étais censé lui faire des bébés humains tout mignons♣.

La fille a eu l'air aussi horrifiée que moi. Au moins, on était d'accord là-dessus.

Robert s'est éloigné, sans doute pour nous « laisser faire connaissance ». Elle s'est affalée sur mon tas de coussins en tirant la tronche.

– Hey, j'ai dit.

– Hey, elle a grommelé.

Elle avait l'air d'avoir besoin d'espace. Je me suis assis en tailleur un peu plus loin pour bouffer un pot de gelée violette, et je l'ai discrètement observée.

♠ Oui, bon ; en fait de rire, c'est plutôt un nuage de phéromone qui schlingue, fragrance lavande/diesel.

♣ Double alerte olfactive. Clairement, les Smnörgrs n'ont jamais changé de couches, ils ne savent pas ce qui les attend.

Elle était un poil plus âgée que moi, dix-huit ou dix-neuf ans. Un peu plus grande aussi, maigrichonne, avec des traits fins et l'air furax de quelqu'un qui a exclusivement mangé du caca de Smnörg pendant des mois. Elle portait un pyjama bleu tout neuf, de la même couleur que ses cheveux. Je me suis dit qu'elle venait d'être capturée.

Ça arrive encore, parfois. Les Smnörgs trouvent des humains qui ont réussi, par miracle, à rester cachés jusque-là. La plupart encaissent mal: passer de survivant rebelle à animal de compagnie, ça vous flanque un coup à l'ego.

J'ai dit :

– Tu t'appelles comment? Moi, c'est Yacine. Yacine Boedec.

Elle m'a lancé un regard sombre, comme si c'était ma faute qu'elle soit là. Finalement, elle a répondu d'un ton mal aimable :

– Rosamonde. Rosamonde Fontanille. Mais tout le monde m'appelle Rose.

J'ai rigolé.

– Tes parents, c'étaient des hippies, nan ?

– Je t'en pose des questions, trouduc ?

J'ai reposé mon pot de gelée. Je n'étais pas vexé vu que, franchement, à ce stade, il m'en fallait plus que ça. En puis, c'était sympa d'avoir enfin quelqu'un à qui parler – quelqu'un d'autre que les potes de l'immeuble ou les copains du parc, une heure par jour.

– *Dude*, j'ai dit. On va devoir cohabiter. Si on commence à se mettre sur la tronche, Linda et Robert ne seront pas contents et ils te refileront à quelqu'un d'autre. Crois-moi, y a pire comme famille de Smnörgs.

Elle m'a regardé bizarrement.

– « Linda et Robert » ?

– Ouais... c'est comme ça que je les appelle. C'est toujours mieux que « les deux créatures démoniaques qui détiennent

ma vie entre leurs pattes et qui s'amuse à me coiffer comme une princesse Disney tous les soirs».

Elle a hoché la tête.

– De la réappropriation psychologique. Plutôt malin.

– Si tu veux. Alors, on fait amis-amis ?

Elle a hésité un instant, puis elle a hoché la tête. J'ai senti que c'était pas son truc, les ronds de jambe. On a topé.

– « Yacine Boedec »... C'est inhabituel, comme nom.

– Ouais. « Yacine », c'était le prénom sur ma gourmète, quand on m'a trouvé sur une aire d'autoroute. Et c'était quelque part en Bretagne. Donc voilà.

Elle a fait une drôle de tête, puis elle a demandé :

– Tu l'as toujours, ta gourmète ?

– Nan. On me l'a piquée quand j'étais en foyer. (Le sujet était plombant. J'ai embrayé.) Je te fais visiter l'appart ?

Elle était partante. Je lui ai montré la pièce qui m'était réservée, le salon, la chambre de Linda et Robert – avec leur nid – la salle de bain que j'avais pour moi tout seul et enfin la cuisine, où il valait mieux ne pas mettre les pieds (c'est là où, le soir, les deux Smnörgs se goinfrent de gelée violette, ce qui n'est pas joli-joli à regarder).

Pour finir, je lui ai montré la chatière, enfin, *l'humanière* découpée dans la porte d'entrée, qui donne sur l'antique escalier de service.

– Ils nous laissent sortir ?! elle a demandé.

– Juste dans la cour. La porte principale est fermée. Il y a un coin avec un peu d'herbe, du soleil dans l'après-midi... On organise des tournois de poker.

– La belle vie, elle a lâché d'un ton sarcastique.

J'ai rien dit.

On est descendus. Il n'y avait personne dans la cour, sauf Samuel, un des humains asiatiques de la mamie Smnörg du dessous. Samuel a grandi dans le 93, comme moi, et s'il parle un peu japonais, c'est uniquement grâce aux manga

qu'il s'enfilait avant l'Apocalypse. Il nous a salués de la main, je lui ai présenté Rose et on s'est vautrés par terre pour, en gros, ne rien glander.

Une journée comme les autres.

La Ville-Lumière, le 7 juin 2029

Rose est plutôt cool. Elle sait plein de trucs, elle ne frime pas et ses blagues sont aussi noires et froides que l'âme d'un démarcheur téléphonique. Par contre, ça ne fait que quatre jours qu'elle est là et elle commence déjà à sérieusement péter un boulon. J'ai réussi à lui faire cracher son histoire : depuis l'invasion, elle s'est planquée en banlieue, parfois seule, parfois avec d'autres humains. Elle a passé un an et demi à chercher de la bouffe dans des épiceries désaffectées tout en évitant les patrouilles. C'est ouf qu'elle ait réussi à échapper aux Smnörgs aussi longtemps.

– Pourquoi tu n'as pas essayé de partir ?

Elle a haussé les épaules.

– Pour aller où ? Quand j'étais en groupe, il y en a qui voulaient aller au sud, d'autres à l'ouest. Certains parlaient d'aller en Angleterre. Mais la plupart disaient que ça ne changeait rien, que les Smnörgsasiens étaient présents sur la surface du globe. Et puis, il y a ceux qui tenaient à rester sur place pour essayer de fomenter une révolution. J'étais plutôt de leur avis.

J'ai haussé les sourcils. Elle a froncé les siens.

– Quoi ? Ça te semble stupide qu'on veuille se défendre ?

– Ça me semble stupide de penser qu'on *puisse* se défendre.

Après ça, elle ne m'a pas adressé la parole pendant une journée entière.

Je crois qu'elle a vraiment passé tous ces mois dehors en mode survie ; du coup, se retrouver enfermée dans un appart à se faire gaver de gelée violette, ça la rend dingue. Quand Robert nous promène, le soir, c'est quasiment elle qui l'entraîne au bout de sa laisse.

C'est une vraie pile, cette fille. Et pas seulement pour le côté physique, même si je suis sûr qu'elle pourrait me mettre une branlée en trois secondes. Mentalement, c'est flippant : elle réfléchit sur tout, tout le temps, et emmagasine des infos à toute allure. Parfois, on discute sur les Smnörqs, qui ils sont, d'où ils viennent. Elle me parle de trucs scientifiques auxquels je ne pige que dalle. Une vraie geek. Le problème, c'est que son cerveau tourne à vide.

Elle a une bonne dizaine de tatouages, qu'elle a accepté de me montrer. (En tout bien tout honneur, hein !) Linda en est folle et les tartine affectueusement de crème hydratante tous les soirs. La première fois, Rose a failli se gerber dessus.

Depuis, elle se laisse faire, résignée.

Hier soir, Robert lui a coupé les cheveux, sans doute pour préparer le terrain d'un futur projet capillaire. En attendant, elle ressemble à une Schtroumpfette qui serait passée sous une moissonneuse-batteuse. Ça a un peu été le coup de grâce. J'ai remarqué qu'elle commençait à avoir de gros cernes violets.

Alors ce matin, je l'ai prise entre quatre-z-yeux, hyper sérieux :

– Il faut que tu te calmes. C'est comme ça. Ça ne sert à rien de s'énerver.

Elle s'est mise à trembler. Ce n'est pas le genre de fille à chialer facilement, je l'ai vite deviné. Mais parfois, on se prend sa propre impuissance en pleine poire.

– Co... Comment tu peux accepter... de vivre comme ça ?

Une petite voix m'a chuchoté que je n'étais pas en train de vivre. J'étais en train d'*attendre*. Attendre quoi ? J'en savais rien. Mais Rose avait raison sur un point : à un moment, il faudrait que quelque chose change. Peut-être que je me ferais sauter le caisson. Peut-être que je me kamikazerais en essayant de tuer Linda et Robert. On verrait, je n'en étais pas encore là.

Après une bonne crise de larmes, elle s'est calmée. Je ne me suis pas moqué de sa morve au nez. Depuis l'invasion, on ne se moque plus des gens qui pleurent, que ce soient des petites meufs ou des gros durs.

En fait, on se méfie plutôt de ceux qui ne pleurent jamais. Ceux-là, il y a de fortes chances pour qu'ils fassent une connerie un jour ou l'autre.

Ripa, le 15 juin 2029

Dans toute cette situation merdique, mon atout, c'est que je n'ai jamais été un battant, un proactif, un *achiever*. Avant les Smnörgs, vous pouviez me laisser une journée entière avec le nouveau FIFA et j'étais heureux comme un poisson dans son bocal. L'inactivité ne me pèse pas, contrairement à certains humains de compagnie qui ont vite pété un câble.

Et puis, les Smnörgs ont bien sûr foutu en l'air Internet et les réseaux télé, mais ils nous ont laissé nos bouquins, nos petits sports et nos jeux vidéo[†]. Donc, je trouve à m'occuper.

[†] Et là, on applaudit bien fort la PlayStation 6 qui ne nécessitait plus d'être connectée pour jouer, merci les mecs. Je me demande si un petit génie bourré n'avait pas prédit le coup de l'occupation alien.

Rose, elle, est grave en manque de choses à faire. À créer, à inventer, à découvrir. J'essaie de la distraire comme je peux, en lui détaillant les petites habitudes que j'ai observées chez Robert et Linda. Elle dessine, elle s'impose des exercices de mathématiques complexes « pour le fun » (cherchez pas à comprendre) et elle s'est mise à tenir un journal, elle aussi.

Le problème, c'est que les Smnörgrs, qui ne sont pas cons quand même, ne nous laissent pas bricoler des choses plus compliquées que des mitaines en angora et des tours Eiffel en brindilles. Je connaissais une fille qui avait, en secret, fabriqué un alambic dans la cave de ses Smnörgrs. Pendant quatre jours, ç'a été la fête dans le quartier. Puis les connards l'ont découvert. Ils ont coulé du béton dans la cave et la fille a disparu, sans doute « humainement » euthanasiée.

J'ai pas trop envie que Rose suive le même chemin. C'est chouette de pouvoir se foutre de Linda et Robert avec quelqu'un. Ils ont l'air tout contents qu'on s'entende bien, sans savoir qu'on passe notre temps à imaginer comment on les massacrerait si on en avait l'occasion. Moi, je préfère la tronçonneuse. Rose est plus sadique : elle les plongerait dans une baignoire d'acide qui leur boufferait lentement la carapace.

Je me demande si, avant, les chats complotaient notre mort de la même façon. Sans doute que oui. Les petits salopiauds.

Beriz, le 19 juin 2029

Oh putain.
Oh *putain*.

OK, il s'est passé un truc de malade, tout à l'heure. On glandait dans la cour avec Rose en attendant que Linda revienne de son cours de yoga – nan, en vrai, on n'a toujours aucune idée de ce qu'elle fait de ses journées, mais je l'imagine bien sur un matelas bleu en train de contorsionner son gros abdomen – quand on a entendu un bruit dans la Cabane. La Cabane, c'est, ben, une petite cabane qui se trouve dans un coin de la cour, planquée derrière trois pauvres massifs de rhododendrons.

On a relevé les yeux de notre partie de crapette, surpris.

Le bruit a recommencé et, sérieux, j'ai cru que j'hallucinais. C'était un *miaulement*.

Je l'ai dit : il n'y a plus de chats sur la planète. Plus de chats, plus de tigres, plus de lions, plus de panthère, plus de pumas, plus de guépards, plus de lynx, plus de cougars, de servals ou de foutus caracals. (Servaux ? Caracaux ? On s'en fout.) Et encore moins dans Paris, une des plus grosses colonies Smnörgrs de la planète.

Et pourtant, c'était bien un miaulement.

On s'est regardés avec des yeux comme des ballons de foot. L'air de rien, on est allés vers la Cabane. À l'intérieur, on a poussé quelques caisses, et ce n'est pas un chat qu'on a trouvé, ni même deux : on en a trouvé *cinq*.

Une chatte et ses petits.

La maman tirait la gueule ; on a tout de suite compris qu'elle allait bientôt clamser. C'était une chatte de gouttière classique, rayée, les yeux jaunes, qui nous a illico craché dessus avant d'essayer de m'arracher la main avec les dents.

Entre ses pattes, il y avait ses quatre petits chatons – pas petits-petits, mais pas grands non plus, pile l'âge où ils arrêtent de ramper pour se mettre à marcher.

C'était la chose la plus adorable que j'avais vue depuis des siècles.

Et ils miaulaient, « *miiiii-miiiii-miiiii* », comme les mini armes mortelles qu'ils étaient.

Je les ai tout de suite aimés d'amour pur.

ROSAMONDE

Paris, le 20/06/2029

Dix-huitième jour de captivité. Je n'ai aucune nouvelle des membres de mon dernier groupe. D'ailleurs, comment pourrais-je en avoir ? J'ignore s'ils sont morts, prisonniers, ou encore libres.

C'est ironique, la vie : pendant des mois, nous avons manqué nous entretuer, épuisés par les fuites constantes et les planques nauséabondes. À présent, ils me manquent. Ou plutôt, le dernier soupçon de liberté que j'avais avec eux me manque.

J'ai beau avoir un toit au-dessus de la tête et l'estomac plein, je me sens plus désespérée que quand je grattais du lichen sur les murs pour ne pas mourir de faim. Malgré Yacine, qui fait de son mieux pour me changer les idées, je me réveille souvent la nuit avec un vide infini dans la poitrine, en me disant : « *C'est fini. TOUT est fini.* »

Parce que c'est la vérité. De quelles chances dispose encore l'humanité, réduite à quelques millions d'individus, face à un envahisseur tout-puissant ? J'en ai mal au ventre de rage et d'impuissance. J'aimerais déconnecter mon cerveau, me satisfaire du fait que je suis *en vie*, contrairement à d'autres...

Mon père m'a toujours dit que je n'étais pas faite pour l'inaction. Il avait raison.

Pour me changer les idées, dès que j'ai du temps libre, je m'occupe des chatons. Il s'agit surtout de surveiller leur état. Ils semblent en bonne santé, bien portants, sans signe de malnutrition. La mère est décédée cette nuit. À mon instigation, nous l'avons soigneusement emballée dans des sacs plastique avant de l'enterrer derrière la cabane, puis nous avons ratissé les environs à la recherche du moindre poil. Si les Smnörgasiens se mettent à exploser dans l'immeuble, les chatons ne seront plus en sécurité très longtemps.

Impossible de mettre la main sur du lait, bien entendu, naturel ou de synthèse... Aussi, nous avons entrepris de les nourrir avec de la gelée violette, en leur faisant lécher le bout de nos doigts : ils ont l'air d'aimer ça.

Maintenant, la grande question... *Qu'allons-nous en faire ?*

Dans un premier temps, nous nous sommes dit que, de toute façon, il était inenvisageable de les laisser dans la cabane. Ils risquaient à tout moment de s'y faire découvrir par d'autres humains, et par conséquent par les Smnörögs.

En explorant l'immeuble de fond en comble, nous avons trouvé une solution.

Nous les avons discrètement montés dans un carton jusqu'à une chambre de bonne. (Yacine s'est débrouillé, je ne sais comment, pour mettre la main sur une clef.) Là-haut, le plafond est trop bas pour les Smnörgasiens. Nous avons donc pu installer les chatons dans ce qui ressemble à un ancien studio d'étudiant. Il y avait encore un vieux clic-clac défoncé et, miracle, des livres de chimie moléculaire. Je les ai mis de côté pour plus tard.

– OK, je pense pas qu'on puisse faire mieux pour l'instant, a dit Yacine en sortant un chaton du carton pour lui chatouiller le ventre.

Je l'ai regardé un moment, avec sa coiffure de marquise du 18^e et son stupide kigu vert pastel¹.

Yacine est sympathique. Un peu indolent, mais facile à vivre. Il possède cette aisance à parler aux gens et à se faire immédiatement aimer que je n'aurai jamais. Je pense que sa bonne humeur et ses millions de plaisanteries vaseuses lui servent à refouler ses pensées les plus noires. C'est un moyen comme un autre, pas forcément le pire.

En somme, j'aurais pu tomber sur un compagnon moins agréable.

Comme il avait laissé le chaton lui ramper sur le ventre, il s'est vite retrouvé couvert de poils. Je me suis frotté les yeux, fatiguée d'avance.

– Il va falloir faire très attention, à chaque fois. On devrait trouver une pince à épiler ou, mieux, un rouleau adhésif pour les vêtements.

J'ai froncé les sourcils, me demandant où je pourrais dénicher ça. Yacine a gazouillé en soulevant un chaton dans les airs :

– C'est qui le joli chat à Yacine, mmh ? C'est qui le plus mignon des petits minous – ah, non, pardon : des petites minettes !

Nous avons les avons examinés, dénombrant deux mâles et deux femelles. La première femelle, d'un gris tigré

¹ Yacine me suggère de prendre des notes « pour la postérité ». Dans son esprit, je soupçonne que ladite postérité de ressembler à une espèce extraterrestre armée de robots géants, mais pourquoi pas. Et puis, il a raison : un scientifique se doit de documenter ses expériences.

À mes hypothétiques lecteurs, lectrices, ou individus de genre indéterminé : les kigus sont des sortes de pyjamas japonais à capuche, en forme d'animaux, qui ont longtemps eu du succès dans certains milieux.

assez foncé, est la plus grosse des quatre. La deuxième est écaille-de-tortue, avec juste une tache blanche sur le poitrail, et ne tient pas en place. Le plus petit est d'un gris plus pâle, avec des chaussettes blanches. Le dernier est simplement tigré, comme sa mère.

– Il leur faut des noms, a déclaré Yacine.

J'ai fait la grimace. Donner un nom à un animal, c'est la meilleure façon de s'attacher. Or, soyons honnêtes, ces animaux ne vont sans doute pas survivre longtemps. Et d'ailleurs, nous non plus, si les Smnörgasiens découvrent que nous les cachons. Est-ce ainsi que je vais mourir ? Pour une bête histoire de chats ?

Mais ce n'est pas si bête. Après tout, s'il existe bien une arme contre nos envahisseurs...

– Ils sont quatre, a repris Yacine, on pourrait les appeler comme les Quatre Mousquetaires.

– Les *Trois Mousquetaires*, ai-je corrigé.

– Ils n'étaient pas quatre ?

– Pas exactement. D'Artagnan ne devient pas tout de suite mousquetaire.

Yacine a levé les yeux au plafond. Je n'ai pas lâché le morceau².

– Je pense que le livre te plairait – pas la version abrégée qu'on trouve dans les films, mais le livre entier. À un moment, ils doivent partir en guerre, et pour partir en guerre, ils doivent acheter du matériel. Et comme ils sont complètement fauchés, parce qu'ils passent leur temps à picoler, ils décident de se prostituer.

– *Whaaaat ?*

Yacine s'est mis à rire tandis que les chatons escaladaient ses bras.

– *Yes*. Du coup, ils sortent chacun leur carnet d'adresses pour s'échanger des renseignements sur des maîtresses

² La fin du monde ne doit pas être une excuse à l'inculture.

potentielles – des riches veuves, des bourgeoises, ce genre-là – qui seraient prêtes à leur payer leur équipement contre, disons, un peu de bon temps.

Il s'est bidonné et a roulé en arrière, entraînant les chatons avec lui.

– OK, il a dit en s'essuyant les yeux. Je verrai s'il est à l'appart. Et s'il y est, je le lirai.

J'ai hoché la tête, satisfaite d'avoir semé une graine d'éducation dans son esprit. Et d'avoir oublié, l'espace de quelques secondes, le reste du monde.

– Et Athos n'est qu'un poivrot dépressif qui bat son valet. Il y a une scène où il s'est enfermé dans la cave d'un de ses ennemis, et il...

– C'est bon, tu me l'as vendu !

Nous avons décidé de baptiser la plus grosse chatte Porthos, le petit mâle gris clair Aramis, la femelle tricolore hyperactive D'Artagnan et le chat tigré Athos.

– C'est ça, ma fille ! a dit Yacine à D'Artagnan qui lui mordillait férocement la cuisse. Sois digne de ton patronyme !

J'ai souri.

Nous avons passé l'après-midi à jouer avec eux.

Avant l'invasion, les gens payaient pour passer du temps dans des bars à chats. Aujourd'hui, nous sommes peut-être les derniers humains du monde à nous extasier devant des chatons.

Paris, le 23/06/2029

J'ai beaucoup réfléchi.

Nous avons quatre chatons. *Quatre*. C'est un miracle qu'ils soient arrivés jusqu'ici. Je ne sais pas comment leur mère a fait pour survivre tout ce temps et pour réussir à trouver un mâle dans le coin. Durant la période où

j'ai survécu dehors, je n'ai croisé qu'un seul autre chat, tout efflanqué, qui a disparu comme une ombre à notre approche. Je me rends compte seulement maintenant à quel point ils étaient omniprésents, avant tout ça.

Le studio est un refuge plus sûr que la Cabane, mais reste une solution précaire. À un moment ou un autre, quelqu'un les entendra, ou Yacine aura oublié un poil sur son épaule, ou ils réussiront à s'échapper...

Il faut trouver autre chose.

Une solution serait d'en rester là, de leur donner une fin décente et rapide. Néanmoins, je ne peux pas m'y résoudre. Yacine non plus; nous sommes rapidement tombés d'accord là-dessus.

L'idée d'avoir quatre chats sous la main sans en faire quoi que ce soit me fait bouillir de frustration. Dire que, d'un seul poil bien placé, je pourrais faire exploser la tête de Linda! D'un autre, celle de Robert! Dire qu'il en faudrait *si peu* pour prendre le dessus sur les Smnörgasiens...

Sauf que, dès le lendemain, leurs congénères passeraient l'immeuble au lance-flammes.

Non. Non. Ce n'est pas la bonne solution.

Il me faut un plan. Un plan intelligent.

Et pour ça, il me faut des informations.

Paris, le 25/06/2029

– C'est qui, le chef du Gang? ai-je demandé à Yacine, alors que nous suivions Robert en direction des Tuileries pour notre promenade quotidienne.

Il m'a regardé d'un air inquiet. (Yacine, pas Robert.)

– C'est sûrement Diego. Pourquoi?

Je m'explique : nous sommes tous prisonniers, c'est vrai. Mais comme dans toute prison, une forme de société miniature s'est recrée entre les détenus. (Une société

Joanne RICHOUX, *Les collisions*
Joanne RICHOUX, *Marquise*
Joanne RICHOUX, *Toffee Darling*
Cécile ROUMIGUIÈRE, *Les Fragiles*
Insa SANÉ, *Tu seras partout chez toi*
Insa SANÉ, *Daddy est mort (retour à Sarcelles)*
Insa SANÉ, *Du plomb dans le crâne*
Insa SANÉ, *Gueule de bois*
Insa SANÉ, *Les Cancres de Rousseau*
Insa SANÉ, *Sarcelles-Dakar*
Anne SCHMAUCH, *Gorilla Girl*
Anne SCHMAUCH, *La sauvageonne*
Edgar SEKLOKA, *Adulte à présent*
Edgar SEKLOKA, *Coffee*
Julia THÉVENOT, *Bordeterre*
Marine VEITH, *Ceux qui traversent la mer reviennent toujours à pied*
Marie VERMANDE-LHERM, *London Panic*
Vincent VILLEMENOT, *Samedi 14 novembre*
Thibault VERMOT, *Colorado Train*
Séverine VIDAL, *Quelqu'un qu'on aime*
Séverine VIDAL, *Des Astres*

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Elsa Le Duff
Conception de couverture : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2021

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

ISBN : 978-2-37731-630-4